

# Les lettres

Autor(en): **Bruhin, Francine**

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Le messenger suisse : revue des communautés suisses de langue française**

Band (Jahr): - **(1994)**

Heft 69

PDF erstellt am: **22.07.2024**

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

PAR FRANCINE BRUHIN

## Un petit air.

*A coup de petites phrases, sur un air chaloupé de jazz, Claude Bergerat alias Claude Desjacques - ou vice-versa - tricote ses souvenirs d'ancien directeur artistique.*

• Pendant plus de 30 ans, il a suivi la carrière artistique de maints chanteurs, de Georges Brassens à Yves Simon, en passant par Georges Moustaki ou Yves Duteil. Il accompagnera aussi des débutants qui avaient pour nom Michel Bühler et Daniel Humair...

Entré par la petite porte à sa sortie de l'armée, Claude Bergerat commencera aux «cuisines», comme pressoir de disques, livreur, statisticien - lui qui déteste les chiffres - avant de parvenir à son but : toucher de près, tout près, la musique. Etre directeur artistique, c'est accepter de vivre sur le fil du rasoir, c'est prendre des risques, ceux de la promotion d'un artiste inconnu, d'une musique peu populaire encore. Son métier, il le décrit parfaitement : nul n'a besoin d'un diplôme. Mais on y pénètre «par effraction, avec de la chance et de l'habileté, de l'ambition, du culot, du bagou, de la patience, du courage et un peu d'humour...» Bref, c'est un métier fou, un ballet de dupes dont chacun connaît la partition - il faut lire à ce sujet la savoureuse leçon que l'on pourrait intituler «comment vendre vite et bien son poulain». Du reste, Claude Bergerat devra plus son équilibre à ses activités artistiques «annexes» que pour lui l'écriture et la peinture qu'à ses réussites dans le domaine de la chanson.

Tout commence au début des années 60. Ses premières rencontres sont prestigieuses : Boris Vian, Georges Brassens, Dario Moreno, Yves Montand...seront autant d'initiateurs. Le métier, il l'apprend sur le tas, en regardant et en écoutant ceux qui l'ont précédé : Jacques Canetti, Denis Bourgeois, Jacques Plait, pour ne citer qu'eux. Rien n'est simple, ni jamais acquis. Il apprend les échanges

de bons procédés, les concessions, les discussions de marchands de tapis. Tout cela pour parvenir à promouvoir et à défendre une certaine idée de la chanson, idée qui doit beaucoup à Boris Vian et autre Bobby La Pointe. Dès le début, il doit affronter comme les autres la vague «Yé Yé». Il doit accepter ces produits vite faits, mal faits, soumis, dit-il, «aux aléas des goûts moyens du public». On entre dans l'ère du prêt à écouter. La recette était simple : il suffisait de reprendre un titre américain ayant déjà fait ses preuves au hit-parade. Quelle place reste-t-il pour les créateurs et la chanson française ? Claude Bergerat ne va pas aussi loin que Manfred Eicher, fondateur du mythique label ECM, pour qui «l'industrie musicale est morte depuis pas mal de temps»\*. Plus nuancé dans son jugement, il craint cependant qu'une part des profits réalisés grâce aux mauvaises copies anglo-saxonnes ne serve plus à promouvoir de jeunes artistes, comme cela était le cas auparavant.

\* In «L'Hebdo» n°46.

## «Que sais-je ?»

• Une fois n'est pas coutume, la collection «Que sais-je ?» des Presses Universitaires de France s'est penchée sur le sort de la Suisse, plus exactement sur l'économie helvétique. Parmi les éléments intéressants de l'ouvrage, les questions liées au marché de l'emploi ne sont pas des moindres, notamment lorsqu'il s'agit d'expliquer le faible taux de chômage en Suisse par rapport aux pays voisins. Les auteurs, Alain Schoenenberger et Milad Zarin-Nejadav, rendent même un curieux hommage aux statistiques de l'OFIAMT (Office Fédéral de l'Industrie et des Arts et Métiers et du Travail) : «la diminution des écarts entre les nombres des chômeurs mesurés selon différentes sources et méthodes permet de penser que la fiabilité du taux de chômage calculé à partir du nombre de chômeurs inscrit s'améliore progressivement». Autre critique faite souvent : la Suisse exporte son chômage en renvoyant les immigrés dans leurs pays d'origine. Là aussi, les auteurs modèrent cette opinion.

«Que sais-je ?». «L'économie suisse», par Alain Schoenenberger et Milad Zarin-Nejadav. Presses Universitaires de France. N°2875

## Photos

• Philipp Giegel a exposé ses oeuvres tout récemment à l'hôtel Forest Hill de la Ville. «Une image de la Suisse», le titre de son exposition, est également celui d'un livre paru aux Editions Benteli, dans la collection Fotofolie dirigée par Ester Woerdhoff. Ses photographies, tout le monde en Suisse les connaît, pour en avoir vu une, au moins une fois, que ce soit sur une affiche, une carte postale, un carton d'invitation ou bien encore dans la Revue Suisse\*. Car cet élève de Hans Fisler a été, 40 ans durant, photographe de l'ONST. Mais il n'a jamais été un photographe publicitaire. Plus qu'un photographe - ou bien aussi - Philipp Giegel est un graphiste. La lumière, les formes, les contrastes, le flou optique, sont autant

d'éléments qu'il utilise avec une extrême rigueur pour «dessiner» ses photographies. Il n'y a ni facilité, ni complaisance : ses compositions sont le plus souvent empreintes d'austérité. Il ne cherche pas à saisir un instant de vie, mais bien plutôt un instant de beauté. Celle d'une ombre humaine sur le flanc d'un rocher. Ou celle d'un mouvement saisi et arrêté par l'image. Philipp Giegel est passé maître du temps, un voleur d'instant miraculeux de grâce et d'élégance qu'il nous révèle, le temps d'une photographie.

«Une image de la Suisse». Philipp Giegel. Editions Benteli.

\* Magazine de l'Office National Suisse du Tourisme (ONST)

## Vient de paraître

### ☛ «Auberjonois».

Editions Skira : on ne les avait pas vues depuis des lustres quand le Musée cantonal des Beaux Arts de Lausanne se décida tout récemment à programmer une rétrospective des oeuvres de René Auberjonois. Il fut pourtant l'une des personnalités les plus marquantes du paysage artistique suisse. Les éditions Skira publient aujourd'hui ce qui est plus qu'un catalogue de l'exposition : une référence.

### ☛ «Isola Bella», d'Armen Godel.

Editions Bernard Campiche (av. de la Gare 7. 1462 Yvonand). Une histoire d'amour un rien compliquée, imaginée à travers cinq paysages d'hiver. Histoire de deux êtres qui n'en finissent pas de se rencontrer.

### ☛ «L'anneau rouge» d'Ania Carel.

Editions Bernard Campiche. Son premier roman, «Les Agneaux» (1991) avait impressionné par la qualité et l'originalité de l'écriture. Au point que Zurich remettait l'an passé à l'écrivain le Prix d'encouragement de la Ville. Il faut croire que cela ne fut pas en vain : Ania Carel récidive avec un deuxième roman, tout aussi maîtrisé que le premier. Roman initiatique, «L'anneau rouge» raconte comment une toute jeune fille, «Mirabelle», va apprendre à prendre sa vie en mains.

### ☛ «Au milieu des artistes» de Kurt Blum.

Editions Ides et Calendes. Kurt Blum a été, est encore, un personnage déterminant de l'univers de la photographie suisse. Il a commencé, dans l'immédiat après-guerre, à rendre visite aux artistes, à une époque où ceux-ci ouvraient encore volontiers leur porte. La série de portraits qu'il a réalisés durant toutes ces décennies font l'objet de ce livre. Tinguely, de Kooning, Cuno Amiet, Picasso pour ne citer qu'eux, ont ainsi livré témoignage. «Au milieu des artistes» est un florilège des ces étonnants portraits. A noter que certaines de ces photographies ont été retenues pour la manifestation parisienne du «Mois de la photo» et qu'elles ont été exposées à la librairie-galerie Graphes.

☛ «L'air d'ailleurs». Fernand Auberjonois. Editions Métropolis (6-8, rue Pedro Meylan. 1208 Genève). Coïncidence amusante, au moment où un Musée consacre une exposition au père et où paraît le catalogue de l'exposition, le fils publie lui une série de chroniques sur les années 53 à 94. Grand reporter pour une chaîne de journaux du Midwest américain, Fernand Auberjonois a sillonné le monde pour en rapporter une série de portraits pris sur



le vif, qui nous remettront en mémoire maints bouleversements, comme la guerre d'Algérie ou la guerre froide.

☛ «Le chameau volant à la bosse d'or» d'Aharon Megged. Editions Métropolis.



Il élève des lapins sur un toit et tente désespérément de traduire Rabelais en hébreu. Tout irait pour le mieux si un gêneur n'était pas venu s'installer juste au-dessus de sa tête, à l'étage supérieur. Commence alors une chronique à l'humour décapant (Aaron Megged est considéré comme l'un des plus grands auteurs israéliens. Chose curieuse, «Le chameau volant à la bosse d'or» est le premier de ses ouvrages à être traduit en français).

## Altruisme

Que peut-on faire pour celui qui a la rue pour domicile, un sac en plastique contenant quelques frusques, un litre de vin pour toute possession et un sobriquet pour justifier son identité ? Les réponses, Denise Brigou les a trouvées. Depuis dix ans, elle vit parmi les SDF. Elle a analysé les causes et les effets de ce véritable fléau social. Dans son premier ouvrage, «Soupe de nuit», elle montrait comment on répond à l'urgence. Aujourd'hui, il faut aller plus loin. Aller plus loin ? C'est ce que tente de faire la «Maison du Partage», lieu d'accueil dirigé par l'Armée du Salut. Les réponses proposées

sont concrètes, précises : domiciliation (ce qui permet aux sans logis d'espérer bénéficier du RMI, ou tout au moins de pouvoir se faire refaire des papiers d'identité), courrier, soins médicaux, centre d'hébergement provisoire, retour à l'emploi par le biais d'une association de travail intermédiaire... Ce sont aussi des appartements communautaires, ou des studios et des appartements sous-loués. La «Maison du partage» propose des repères, sait être à l'écoute, quand bien même cela serait difficile, et réussit parfois à sauver quelqu'un de la rue.

Editions Cabédita.